

**Les Témoins de Jéhovah**  
*Pour un christianisme original*

© L'Harmattan, 2003  
ISBN : 2-7475-4064-2

**Philippe BARBEY**

**Les Témoins de Jéhovah**  
*Pour un christianisme original*

**L'Harmattan**  
5-7, rue de l'École-Polytechnique  
75005 Paris  
FRANCE

**L'Harmattan Hongrie**  
Hargita u. 3  
1026 Budapest  
HONGRIE

**L'Harmattan Italia**  
Via Bava, 37  
10214 Torino  
ITALIE

*A la mémoire de Michel Servet, brûlé vif pour son  
attachement obstiné à ses croyances chrétiennes  
antitrinitaires, à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de  
sa mort, le 27 octobre 1553, à l'âge de 42 ans.*

## *Introduction*

« Si chaque religion est un univers complexe et diversifié qui se déploie dans le temps et dans l'espace, le monde des religions, a fortiori, l'est encore plus. Le chercheur en sciences des religions, devant une telle diversité, est obligé de se spécialiser dans l'exploration d'un univers religieux déterminé : il n'y a de comparatisme possible qu'à partir de l'analyse pointue d'univers religieux particuliers » explique Jean-Paul Willaime.

C'est pourquoi la présente recherche s'est fixée pour but d'analyser le christianisme antitrinitaire français. En effet, « tout groupe religieux, aussi minoritaire et non-conformiste soit-il, s'inscrit dans l'économie générale des rapports sociaux qui caractérisent une société. » Pourtant, ce petit rameau du grand arbre chrétien a été longtemps ignoré. « Bien des causes différentes ont contribué au fait que l'histoire de l'antitrinitarisme, de son évolution et de son action n'a pas encore été approfondie comme il convient. Aucune des Églises qui ont combattu violemment ce mouvement n'a cherché à en retracer les étapes successives, même après avoir adopté (ou peut-être à cause de cela) dans des phases ultérieures de son développement certaines des doctrines contre lesquelles elle s'était jadis élevée. Les historiens confessionnels ne lui donnèrent jamais leurs sympathies, le considérant comme par trop hérétique, trop nuisible dans le passé et trop dangereux à cette époque pour leurs propres Églises. Aux yeux des libre-penseurs il est, au contraire, trop teinté de religiosité. D'autre part, la tâche des chercheurs est rendue difficile par la rareté et la dispersion des sources, peu accessibles par ailleurs. »

Et de fait, les sources sur les Témoins de Jéhovah et les autres groupes chrétiens antitrinitaires sont très éparpillées. Les Témoins de Jéhovah sont cités dans de nombreux ouvrages mais toujours à titre anecdotique ou pour signaler simplement leur existence. L'affirmation de la Trinité comme la pierre angulaire de la foi chrétienne n'y est pas pour rien. « En posant de prime abord la confession trinitaire de l'Una sancta, ne ferme-t-on pas la porte à d'importantes parties de la chrétienté ? Lorsqu'on me dit que des chrétiens ont témoigné au prix de leur vie du Dieu trinitaire, mon regard se porte immédiatement vers les martyrs qui ont été persécutés et qui moururent parce qu'ils ne pouvaient pas accepter cette confession. » Ainsi s'exprime le professeur Aart de Groot. Cette forme de discrimination devant l'histoire est difficilement recevable dans le cadre d'une démarche à caractère scientifique. Dans son livre, Bernard Blandre résume lapidairement dès son introduction l'histoire religieuse des Témoins de Jéhovah : « Leur histoire nous force à admettre une évidence : Les Témoins de Jéhovah sont bien un rejeton d'une grande famille religieuse. Ils sont, dans l'arbre généalogique des religions monothéistes, un rameau du mouvement des Etudiants de la Bible, eux-mêmes issus de l'adventisme qui tire son origine de la prédication de William Miller, un Baptiste qui n'était en fait qu'un continuateur d'une longue lignée d'auteurs millénaristes dont on peut rechercher les précurseurs jusque chez les Esséniens qui, avant le Christ, rédigeaient les manuscrits de la mer Morte.

En appuyant leur foi sur la Bible et rien que sur elle, ils s'apparentent aux Protestants quoique ceux-ci se demandent si l'on peut qualifier de Chrétiens des personnes qui prêchent que le Christ n'est pas Dieu. Monothéistes jusqu'à nier la Trinité, les Témoins de Jéhovah appartiennent bien à la famille des fils d'Abraham. (...) Il s'agit donc d'une religion qui, quoique récente, occupe une place de plus en plus grande dans le paysage religieux contemporain. » Bernard Blandre n'explique pas ces affirmations. En fait, la première partie de son livre intitulée Histoire commence au 22 octobre 1844. Sociologiquement, les Témoins de Jéhovah ne sont pas, contrairement à l'affirmation de Bernard Blandre, issus de l'Adventisme. A ce sujet, Massimo Introvigne écrit : « Il est important de souligner, pour corriger une erreur fréquente, que les adventistes du septième jour ne sont pas aux origines des Témoins

de Jéhovah, qui dérivent du courant non sabbatiste. » En fait, les Témoins de Jéhovah ne dérivent pas du tout de l'adventisme. Charles Russell (1852-1916), fondateur du premier groupe des Étudiants de la Bible en 1870 en Pennsylvanie, était lui-même presbytérien et avait ensuite choisi l'Église congrégationaliste. Il ne fut jamais ni de près de loin adventiste même s'il s'intéressa à ce mouvement comme à d'autres d'ailleurs. « Le terme « adventisme » vient du latin *adventus*, venue. Il désigne une doctrine centrée sur l'attente du retour du Christ à la fin des temps. En lui-même, le vocable adventiste pourrait s'appliquer à tous les mouvements du genre eschatologique de l'histoire du christianisme. En ce sens, il existe un adventisme pré-adventiste ou des traits adventistes dans de nombreux mouvements chrétiens.

Sans doute même, toutes les formes du christianisme ont connu ou connaissent sporadiquement des poussées adventistes. » L'analyse du corpus théologique chrétien des Témoins de Jéhovah permet de comprendre clairement leur trait adventiste, mais aussi leur non-affiliation avec les mouvements adventistes du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant à leur millénarisme, il n'est pas non plus caractéristique de leur mouvement. « Le millénarisme (forme latine de ce qu'on appelle aussi, à partir du grec, *chiliasme*) est une des formes les plus importantes des doctrines et mouvements eschatologiques qui se sont développés au sein ou en marge de la plupart des religions et notamment du judéo-christianisme. » Né du mouvement du Réveil, il était logique que les Étudiants de la Bible-Témoins de Jéhovah redécouvrent dans le texte du Nouveau Testament les finalités eschatologiques de l'Évangile: seconde venue (latin *adventus*, grec *parousia*) du Christ, achèvement ou consommation des temps en vue du royaume millénaire du Christ, cette dernière affirmation chrétienne étant très liée au messianisme, croyance qui revêt un aspect sociologique fort.

Quant à l'affirmation selon laquelle « les Témoins de Jéhovah sont (...) un rameau du mouvement des Étudiants de la Bible », elle n'est pas exacte. En effet, les Témoins de Jéhovah sont toujours Étudiants de la Bible, ils n'en sont pas un rameau. Ils changèrent tout simplement de nom en 1931 pour insister davantage sur leur monothéisme jéhovéen rejetant définitivement la Trinité. Les Témoins de Jéhovah de 2001 sont les Étudiants de la Bible de 1870. Même si leur mouvement a évolué sociologiquement, leur

corpus théologique est fondamentalement le même. Quant à dire que Joseph Rutherford, second président de la Société biblique Watch Tower, est le véritable fondateur des Témoins de Jéhovah, cette autre affirmation ne tient pas à l'analyse. D'ailleurs, les Témoins de Jéhovah contrôlent jusqu'à ce jour les principales associations fondées par Charles Russell, lui-même fondateur de leur mouvement : The Watch Tower Bible and Tract Society of Pennsylvania, The Watchtower Bible and Tract Society of New York, et surtout The International Bible Students Association (Brooklyn, New York).

Il ne fait aucun doute que, si Joseph Rutherford avait rompu avec les bases théologiques de son mouvement, il aurait été abandonné par les proches de Charles Russell. Hors, tel ne fut pas le cas. Deux des principaux collaborateurs du pasteur, William Van Amburgh (1864-1947) et Alexander Macmillan (suppléant du pasteur Russell lui-même au bureau de Brooklyn) restèrent indéfectiblement fidèle à Joseph Rutherford et à sa direction. Ce fut le cas de la grande majorité des Étudiants de la Bible, les mêmes qui prirent le nom de Témoins de Jéhovah en 1931. C'est sous ce nom qu'entre 1933 et 1945, plusieurs milliers d'entre eux souffrent et meurent dans les camps nazis. En 1999, la Fédération Chrétienne des Témoins de Jéhovah de France (FCTJF) regroupe 1.000 associations.

Cependant, il ne faut pas occulter, pour que la démarche scientifique soit respectée, que certains Étudiants de la Bible firent défection et entrèrent dans la dissidence pour former leur propre mouvement. Ce fut le cas pour deux mouvements encore présents en France aujourd'hui : les Amis de l'Homme fondé par Alexandre Freytag en 1916 et le Mouvement Missionnaire Intérieur Laïque (MMIL) fondé par Paul Johnson en 1922. Ces groupes religieux très minoritaires dans la branche chrétienne antitrinitaire française ont gardé néanmoins leur base théologique fondamentale : Jéhovah Dieu est un seul et ils rejettent toujours la Trinité. Enfin, les Unitariens, directement issu de l'antitrinitarisme historique initié par les disciples de Michel Servet, sont eux aussi toujours représentés en France. Une approche du mouvement chrétien antitrinitaire en France, puis au niveau de quelques pays européens, dans le cadre d'une application pratique de la médiation socio-religieuse permettra de mieux saisir le profil de ces chrétiens.

Pour aller dans le sens de Régis Dericquebourg, « il est préférable de substituer à l'expression « psychologie religieuse », celle de « psychologie de l'appartenance religieuse » ou « psychologie de l'adhésion à une spiritualité et à une institution » : « Il s'agit donc de s'inscrire dans une tradition psychosociologique de type anthropologique, sans s'enfermer dans une psychologie purement expérimentale. C'est sur le terrain, et non en laboratoire, que la psychologie sociale de la religion trouvera son épanouissement dans l'avenir. » Les Témoins de Jéhovah ne sont pas indifférents au traitement qui leur est parfois réservé dans leur pays. Leurs propos démontrent qu'ils sont atteints par les attaques dont ils sont parfois la cible. Mais, chrétiens, ils veulent réagir en chrétiens. Leur psychologie d'adhérents à une spiritualité, leur sentiment d'appartenance religieuse méritent d'être étudiés.

Après analyse, on peut dégager les caractéristiques théologiques et historico-sociologiques du christianisme antitrinitaire :

1. Unitarisme, Dieu est un, il n'est pas Trinité (antitrinitarisme),
2. Adventisme, attente du retour du Messie à la fin des temps,
3. Messianisme, attente de la venue du Messie rédempteur qui mettra fin à l'ordre actuel des choses pour instaurer un monde nouveau fait de justice et de bonheur.
4. Millénarisme, attente du Royaume messianique de mille ans qui restaurera le paradis sur la terre.

Si ces doctrines sont toutes des caractéristiques du christianisme premier, il faut bien admettre qu'elles ont été gommées en tant que telles dans les grandes religions chrétiennes catholiques ou protestantes. Il semble que les fidèles, en général, n'attendent plus grand chose d'un avenir « religieux » : ni seconde venue du Messie, ni rétablissement d'un monde de justice par son intervention, ni son règne millénaire réinstaurant le paradis sur la terre, même si officiellement leur religion professe toujours ces croyances. Le christianisme antitrinitaire, quant à lui, continue de proposer avec insistance cette eschatologie à ses fidèles. Et cette espérance concrète induit une adhésion forte encore augmentée par le sentiment de l'urgence des temps. Cette adhésion est renforcée par la certitude d'avoir un lien privilégié avec un Dieu personnel, clairement identifié et nommé. Ce sentiment, enfin, est conforté par la résistance opposée au mouvement antitrinitaire par les grandes

religions chrétiennes trinitaires. Mais, face, en France particulièrement, 'à la critique de plus en plus radicale' de forces coalisées désirant recourir à la violence juridique de lois d'exception contre cette marge antitrinitaire du christianisme capable peut-être de revitaliser la religion chrétienne, le camp des chrétiens saura-t-il faire front commun ? Ou ses divergences internes l'amèneront-il à assister, sans bouger, à l'anéantissement d'une partie, conflictuelle peut-être mais partie intégrante cependant, de lui-même ? Le christianisme, en se taisant, participera-t-il, à terme, à sa propre et entière destruction ? Ou, « en protestant », conservera-t-il un mouvement potentiellement capable de le renouveler ? « Quoi qu'il doive en être de l'issue, le fait chrétien est engagé dans un processus de mutation historique profond par rapport au christianisme hérité des siècles de « chrétienté ».

## Première partie

Les racines judéo-chrétiennes de  
l'unitarisme



## *Partie 1*

Pierre Liégé, dans l'article Christianisme, explique que « le christianisme est né au sein du judaïsme. C'est parmi les nombreuses sectes messianiques qui se développaient dans le monde juif, au début de notre ère, que s'opéra le regroupement des disciples de Jésus de Nazareth dans la continuité de la secte des disciples de Jean-Baptiste. » « Parmi les titres identificateurs que s'était attribués Jésus de Nazareth, c'est celui de [Kristos] qui a été retenu pour désigner (vers 44, à Antioche) ses disciples : il signifie l'Oint, le Messie (en hébreu maschiah). Sur ce titre seront formés les termes grecs [Kristianismos], latin christianismus et, au XIII<sup>e</sup> siècle, français christianisme, qui désignent le mouvement, la doctrine et l'institution religieux qui se réclament de Jésus-Christ. »

A la fin du premier siècle avant J.C., en province romaine de Judée, dans le petit village de Bethlehem à environ sept kilomètres de Jérusalem, une foule d'Israélites est venue se faire recenser sur l'ordre de l'empereur de Rome. Parmi eux, Iosseph ben Ia'acob accompagné de sa femme Miriâm, enceinte à terme. La ville est tellement bondée que Iosseph, venu de sa province de Galilée se faire inscrire dans sa ville (la ville de la maison de David le roi et de sa tribu), est obligé de se loger dans une étable. C'est dans une mangeoire à bestiaux que sera emmailloté puis couché celui qui fondera une religion universelle, un mouvement de pensée religieuse bimillénaire. Iéshoua' ben Iosseph vient de naître.

## 1. LES ORIGINES JUIVES DU CHRISTIANISME

Jésus, fils de Joseph, naît de parents israélites de religion juive, et il est circoncis le huitième jour conformément à la loi de Moïse. Il devient alors membre de la communauté judaïque. Puis, quand quarante jours se sont écoulés et toujours selon les prescriptions de la torah, ses parents le présentent au temple de YHWH à Jérusalem pour offrir un sacrifice de purification cérémonielle.

Dès qu'ils ont accompli leurs obligations rituelles, les parents de Jésus vont l'élever dans leur ville de Galilée, Nazareth et chaque année, selon la coutume, ils l'emmènent à Jérusalem pour la fête de Pèssah (Pâque) la commémoration rituelle de la libération d'Égypte du peuple hébreu. A douze ans, Jésus devient Bar Mitzwa, c'est-à-dire fils de la tradition et par là, confirme son appartenance à la communauté religieuse juive. Jésus assiste régulièrement avec sa famille aux offices religieux tenus chaque sabbat dans la synagogue de Nazareth. Il est bien instruit dans la foi juive comme l'atteste sa capacité à trouver, lire et commenter des passages des Ecritures Saintes

Jésus a environ trente ans quand il vient à la rencontre de son cousin Jean surnommé Baptiste ou le baptiseur, l'immergeur. Jean est reconnu par le peuple juif comme un prophète. D'ailleurs, il s'habille comme un prophète d'une veste de poils de chameau et d'une ceinture large. Jésus est baptisé par Jean dans les eaux du Jourdain. « Cette pratique était aussi d'origine juive » nous explique le dictionnaire biblique *Le Monde de la Bible*, qui poursuit : « pendant la période intertestamentaire, les prosélytes (convertis au judaïsme) étaient baptisés (ou immergés) généralement dans la rivière la plus proche, en signe de purification (...). » Par cet acte chargé de symbole, Jésus marque le début de son ministère rabbinique.

### *A propos du nom du Dieu des juifs*

Arrivé à ce stade, il est indispensable de rappeler l'importance du nom de Dieu dans les Saintes Ecritures. Il ne peut s'agir ici, ni d'une digression, ni d'une parenthèse. En effet, les chrétiens antitrinitaires ont tenu à rappeler sans cesse que, dans la Bible, Dieu a un nom personnel qui le différencie très clairement de son Fils qui lui aussi porte un nom qui lui est propre. Pour eux, appeler

Dieu par son nom est une preuve de son unicité et un déni de la Trinité. Par exemple, dans le tract *Qui sont les Témoins de Jéhovah ?* publié par eux-mêmes, la principale branche chrétienne antitrinitaire, il est affirmé : « La Bible n'enseigne pas la doctrine de la Trinité. Au contraire, elle dit qu'il y a un seul Dieu qui est véridique et éternel. « Jéhovah notre Dieu est un seul Jéhovah. » (Deutéronome 6 : 4). Il est le créateur, éternel, tout-puissant, sans égal. Jésus n'est pas le Dieu Tout-Puissant. Jésus a vécu sur la terre, il a été un homme parfait, et il est mort en faveur des humains imparfaits. (...) » Il faut donc s'arrêter sur cette question.

La Bible hébraïque n'ignore pas le nom de Dieu. Elle l'utilise même extrêmement souvent, des milliers de fois dans ses pages. Les plus anciens manuscrits hébreux présentent le nom de Dieu sous la forme de quatre consonnes (l'hébreu archaïque s'écrivant sans voyelles) qu'on appelle communément le tétragramme, c'est à dire en grec 'les quatre lettres' (tétra-gramma). Ces quatre lettres hébraïques Yod, Hé, Waw, Hé (qui s'écrivent en hébreu de droite à gauche, יהוה) peuvent être transcrites par YHWH. Si on est sûr de ces consonnes, il a fallu un long processus pour retrouver la vocalisation du Nom. A ce sujet, *La Bible déchiffrée* explique : « (...) Il y a le nom personnel Yahwé (Jéhovah). Mais par respect pour ce nom, on lui a préféré, lors des lectures publiques, l'appellation Adonai. Les traductions ont perpétué cet usage et parlent du « Seigneur » ou du « Seigneur-Dieu ». On appauvrit ainsi la lecture de la Bible en ne voyant plus derrière le mot d'emprunt le nom propre de Dieu. » En effet, à cause d'une superstition qui empêchaient les juifs de prononcer le nom de leur Dieu (superstition qui veut que le nom de Dieu soit trop saint pour être prononcé par des lèvres d'hommes et qui finit de s'imposer au premier siècle après Jésus-Christ), la vocalisation du Nom en vint peu à peu à se perdre. Pourtant, rien dans les Ecritures hébraïques ne peut soutenir une telle superstition. Au contraire, le nom de Dieu était utilisé couramment, y compris dans des formules de salutations. Ainsi, le passage du livre de Ruth, chapitre 2, verset 4 est rendu ainsi dans la Bible traduite par André Chouraqui : « Et voici, Bo'az vient de Beit Lèhèm. Il dit aux moissonneurs : « Ivh est avec vous ». Ils lui disent : « Ivh te bénisse ! » » Puis, dans la deuxième moitié du premier millénaire après J.C., des érudits juifs inventèrent un système de points-voyelles permettant de vocaliser

leur langue écrite. Ces Massorètes, c'est ainsi qu'on les appelait, lorsqu'ils rencontraient les quatre lettres du nom de Dieu, inséraient les voyelles des mots 'Adhonay (en hébreu « Souverain Seigneur ») ou 'Elohim (« Dieu ») pour rappeler au lecteur de ne pas prononcer le vrai nom de Dieu.

Cependant, grâce aux noms théophores, il était facile de retrouver la prononciation exacte du saint Nom. En effet, de nombreux juifs de l'antiquité, cités dans la Bible hébraïque, portent des noms contenant en eux-mêmes le nom propre de Dieu (d'où théophores). Les formes Yehô (par préfixe), Yô (par contraction), Yah (par diminutif) et Yahou (non abrégée) se retrouvent très souvent dans ces noms personnels comme le montre le tableau ci-après :

Forme hébraïque consonantique	Forme hébraïque transcrite	Forme hébraïque commune	Forme traduite en français
YHSH	IeHoSHoua'	Iehoshoua'	Josué ou Jésus
YSHYH	IeSHa'YaHou	Ieshayaou	Isaïe
YRMYH	IRMeYaHou	Irmeyahou	Jérémie
BDYH	OBaDYaH	Obadyah	Abdias
TSPHNYH	TsePHaNYaH	Tsephanyah	Sophonie

Gérard Gertoux, dans son ouvrage exhaustif consacré au nom de Dieu explique que « c'est grâce à ces remarques, comprises par les hébraïsants seulement vers la fin du 12<sup>e</sup> siècle, que les érudits chrétiens retrouvèrent la prononciation du Nom, et non par une lecture fautive du Tétragramme dans la Bible hébraïque, comme beaucoup de spécialistes le croient encore (on aurait eu dans ce cas la forme Yehouah plutôt que Iehoua). Certes, il est paradoxal que les Massorètes aient décidé de choisir le pointage e, o, a, puisqu'ils prononçaient ce nom Adonay. Le « hasard » a voulu qu'ils choisissent d'abord les voyelles e, a du mot araméen Shema' (Le Nom). Avec le temps (après 1100), sous l'influence de la voyelle o commune à Adonay et à Elohim, cela a provoqué un « mélange », transformant le groupe e, a en e, o, a. »

Le nom de Dieu se retrouve donc dans ces noms théophores (il en existe bien sûr des centaines d'autres), vocalisé par les Massorètes puis influencé par la voyelle o.

Cela donne pour le nom de Dieu lui-même :

YHWH

IeHoVaH

Iehovah

Jéhovah

Enfin, Gérard Gertoux arrive à cette conclusion : « Ainsi, la forme actuelle YeHoWaH, que l'on trouve dans les Bibles juives, est le fruit d'une longue histoire. De plus, ce processus complexe s'est déroulé à l'insu des protagonistes. On peut supposer, si Dieu attache vraiment de l'importance à son nom, que toutes ces coïncidences ne furent pas nécessairement fortuites. Par le plus grand des paradoxes, le système de qeré/ketib [système de points-voyelles] qui était censé protéger le nom de Dieu l'a ainsi réellement protégé, au détail près « amusant » que le Nom a été codé par ses propres voyelles, ce qui est, on en conviendra, le summum du codage. Par conséquent, dans cette polémique avec ceux qui se gaussent de la lecture « naïve » Yehowah, les naïfs ne sont peut-être pas ceux qu'on croit. »

*... et des chrétiens*

Gérard Gertoux constate « que le nom de Dieu ait joué un grand rôle pendant les deux premiers siècles en milieu chrétien, on peut le vérifier dans les écrits de plusieurs écrivains de cette époque, dont les remarques montrent qu'ils avaient une profonde vénération pour le Nom. (...) Ils évitèrent soigneusement la confusion entre YHWH (désigné par « Seigneur » et « le Dieu ») et Jésus (désigné par « le Seigneur » et « Dieu »). Ainsi, la présence ou l'absence d'article permettait de savoir de qui on parlait, de Jésus ou de YHWH. Malheureusement, cette subtilité de langage disparaîtra après le 2<sup>e</sup> siècle. » (...) « Comme on le sait, avec le temps, dans la chrétienté, l'étape suivante sera l'identification complète du « Seigneur » (YHWH) avec « le Seigneur » (Jésus) ». Cependant, le nom de Dieu ne se perdit pas pour autant. Toujours d'après cette étude très étayée, Raymond Martin (1220-1284), un moine espagnol, « utilisa la forme Yohoua, pour le nom de Dieu, dans son ouvrage *Pugio fidei* (Poignard de la foi) publié en 1278 (...). Il est aisé de vérifier que cet érudit qui connaissait la forme hébraïque (YeHoWaH) ne l'a pas transcrite « normalement » Yehouah en latin, mais Yohoua. Dans son ouvrage, Raymond Martin explique longuement les raisons de ces choix. (...) » L'auteur poursuit en

expliquant que « peu de temps après, un autre érudit, Porchetus de Salvaticis, va achever un livre intitulé *Victoria Porcheti adversus impios Hebraeos* (Victoire de Porchetus sur les Hébreux impies), publié en 1303. Comme Raymond Martin, il utilisa la forme Yohouah (Ihouah dans l'édition de 1520), vocalisation qui était en accord avec les noms théophores de l'ouvrage (exemple : Yohoyaqim pour Joaqim). (...) »

La démonstration à propos de la conservation du nom de Dieu par les chrétiens se poursuit. « Martin Luther (1483-1546) connaissait l'existence de ce nom (grâce aux sermons de Nicolas de Cues) puisque dans un sermon sur Jérémie 23 : 1-8 écrit en 1526 on lit : « Ce nom Iehouah, Seigneur, appartient exclusivement au vrai Dieu. » Il écrira en 1543, avec la franchise qui le caractérisait : « Qu'ils [les juifs] allèguent maintenant que le nom de Dieu est imprononçable, ils ne savent pas de quoi ils parlent (...) Si on peut l'écrire avec l'encre et la plume, pourquoi ne pourrait-on pas le prononcer, ce qui serait autrement mieux ? Sinon, pourquoi n'en proscrivent-ils pas également l'écriture, la lecture et la pensée ? Tout bien considéré, tout ceci est infect. » On peut déduire de cette remarque que la prononciation Iehouah du Tétragramme n'était plus contestée. » « William Tyndale (1494-1536), dans son ardent désir de faire connaître la Bible au peuple, choisit d'introduire ce nom dans sa traduction des cinq premiers livres de la Bible qu'il publiera en 1530. Il utilisa ce nom Iehouah dans plusieurs versets (...) et il précisa dans une note : « Iehovah est le nom de Dieu (...) en outre, chaque fois que vous voyez le mot SEIGNEUR en grandes lettres (sauf erreur d'impression) c'est Iehovah qui apparaît en hébreu. » « (...) Lorsqu'il publia ses commentaires sur les cinq livres de Moïse à Genève en 1563, [(Jean Calvin (1509-1564))] utilisa systématiquement la forme Iehoua, y compris dans le texte biblique, et dénonça, dans un commentaire sur Exode 6 :3, la superstition juive conduisant à remplacer Iehouae par Adonaï. (...) Des hébraïsants comme François Vatable (? -1547) et Paul Fagius (1504-1549) utilisant Iehouah, Robert Estienne (1503-1559) choisit d'utiliser systématiquement ce nom (aussi écrit Iehouae ou Iehoua) lorsqu'il publia en 1556 sa Bible (Psaumes) en latin. » « Michel Servet (1511-1553) préférait encore (en 1531) le nom Iehouah plus proche du mot « salut » en hébreu que sa forme grammaticale supposée (...) ».

On sait comment Michel Servet nia la Trinité dans son traité de 1531. Pour lui, réaffirmer le nom propre de Dieu, c'était démontrer l'inexistence d'une quelconque trinité. On constate d'ailleurs que le Nom fut attaqué par les trinitaires, qui préféraient gommer l'identité du Père au profit de la Trinité. « Le premier qui lança les hostilités fut l'archevêque Gilbert Génébrard, dans son livre écrit en 1569 pour défendre la Trinité, dans lequel il consacra plusieurs pages à démontrer les erreurs de S. Castellion, P. Palatin, S. Pagnin, etc.(...) La démonstration de Génébrard, à défaut de s'imposer, impressionna beaucoup par son érudition ; d'ailleurs pendant le siècle qui suivra, les commentateurs bibliques citeront souvent à côté de Iehoua cette forme Iehue (ou Iiheue). Toutefois, malgré l'aspect brillant de la démonstration, celle-ci restait spéculative à cause de l'absence de témoignages (par la suite, pour pallier cette lacune, les théologiens protestants réhabiliteront les témoignages historiques des premiers siècles) ». C'est ainsi que, dans la traduction de la Bible de Jacques Lefèvre d'Étaple, « après 1852, le nom Iehovah sera remplacé par l'Éternel dans les éditions suivantes. Malgré tout, le Nom restera en filigrane dans les noms Yéshoua et Yehoudah par son assonance (...) ».

Cependant, cette pratique ne fit pas l'unanimité. L'Abbé Crampon, chanoine de la cathédrale d'Amiens, traduisit à son tour la Sainte Bible en français. L'avant-propos présente le traducteur : « Versé dans la connaissance des langues bibliques et des langues modernes, cet ancien élève de Monsieur Le Hir avait longuement préparé la traduction de tous les livres du Canon ; il avait aussi recueilli en assez grand nombre les notes exégétiques et critiques destinées au Commentaire, et venait d'imprimer les livres du Pentateuque, lorsqu'en 1894 la mort interrompit brusquement ses travaux. A la prière des Éditeurs, quelques Pères de la Compagnie de Jésus, professeurs d'Écriture Sainte, acceptèrent de reprendre et de conduire à terme l'œuvre inachevée. » Partout où se trouve le tétragramme du nom de Dieu dans le texte hébreu, le chanoine Crampon met sa traduction française moderne Jéhovah comme, par exemple, dans le livre de la Genèse chapitre deux : « (v.4) Voici l'histoire du ciel et de la terre quand ils furent créés, lorsque Jéhovah Dieu eut fait une terre et un ciel. (v.5) (...) Jéhovah Dieu n'avait pas fait pleuvoir (...). (v7) Jéhovah Dieu forma l'homme de la poussière du sol (...). (v8) Jéhovah Dieu planta un jardin en

Éden (...). (v9) Et Jéhovah Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres (...). (v15) Jéhovah Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden (...). (v16) Et Jéhovah Dieu donna à l'homme cet ordre (...). (v18) Jéhovah Dieu dit (...). (v19) Et Jéhovah Dieu, qui avait formé du sol tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, les fit venir vers l'homme (...). (v21) Alors Jéhovah Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam (...). (v22) Jéhovah Dieu forma une femme (...). » Ainsi donc, dans sa forme française moderne, le nom de Dieu en hébreu YeHoWaH est devenu JéHoVaH.

Le grand poète Alphonse de Lamartine (Mâcon 1790 – Paris 1869) utilisera le nom de Dieu sous cette forme Jéhovah qu'il donnera comme titre à une série de poèmes.

De son côté, Victor Hugo (Besançon 1802 – Paris 1885) dans *La légende des siècles* utilisera lui-aussi le nom de Dieu dans sa forme moderne dans le fameux poème *La conscience* (« L'œil était dans la tombe et regardait Caïn ») tiré de la série *D'Ève à Jésus* : « Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes, Échevelé, livide au milieu des tempêtes, Caïn se fut enfui de devant Jéhovah, Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva Au bas d'une montagne en une grande plaine ; (...) » Dans une autre série intitulée *A l'Homme*, le nom de Dieu apparaît à nouveau mêlé à diverses références religieuses : « La vérité ne sort que difforme et meurtrie, De l'effort d'engendrer, et, quel que soit l'œil fier, Du fœtus d'aujourd'hui sur l'embryon d'hier, Quelque mépris qu'Orphée inspire à Chrysostome, Quel que soit le dédain du koran pour le psaume, Et quoi que Jéhovah tente après Jupiter, Quoi que fasse Jean Huss accouchant de Luther, Quoi qu'affirme l'autel, quoi que chante le prêtre, Jamais le dernier mot, le grand mot, ne peut être Dit, dans cette ombre énorme où le ciel se défend, Par la religion, toujours en mal d'enfant. » Ce Nom n'est donc pas tombé en désuétude. Il est toujours utilisé, dans des chansons, des poèmes et même dans la presse régionale quotidienne. Ainsi, le nom du Dieu de la Bible est le même pour les juifs que pour les chrétiens. Cela confirme encore, puisqu'il était besoin de le rappeler dans le cadre de cette étude, que les racines du christianisme sont profondément juives.

*Le christianisme des premiers temps*

Quand Jésus remonte de l'eau, baptisé par son cousin Jean (Baptiste) dans le Jourdain, il devient le Messie, Christ ('élu, choisi ou oint') que les Juifs attendent, celui qui doit ouvrir une nouvelle ère de paix pour Israël. Il a alors une trentaine d'années, en l'an 29, la quinzième année du règne de Tibère César. Et Jésus accepte cette nouvelle manière d'être Juif. Il vient de refonder le messianisme en continuation de la religion que les Juifs considèrent comme la plus ancienne de toutes, celle consacrée à YeHoWah. Jésus le Messie met l'accent sur la nécessité d'exercer la foi en Dieu et continue la tradition monothéiste du Judaïsme. Il enseigne qu'il n'y a qu'une seule vraie foi. Il prêche à tous que 'le Royaume de Dieu est tout proche' et demande à ceux qui l'écoutent d'avoir foi dans cette bonne nouvelle ou évangile. Jésus repousse toute tentative pour faire de lui un roi sur la terre d'Israël et reste neutre quant aux affaires politiques de son temps, « tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive », dira-t-il à Pierre le jour de son arrestation. Le Royaume de Dieu qu'il prêche est aussi 'le Royaume des cieux'. Cette espérance chrétienne inclut la perspective de vivre mille ans de paix sur la terre.

Le plus grand commandement que Jésus le Messie rappelle, c'est : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit », citant en cela un verset de l'Ancien Testament : « Tu aimeras Jéhovah, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. » Et en second lieu, il prêche qu'il faut manifester un amour actif pour son prochain, « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : voilà la Loi et les Prophètes. » Bien que lui-même limite sa prédication principalement aux Juifs, il encourage ses disciples, d'abord 12 apôtres (envoyés) puis 70 disciples (élèves), à 'faire eux-mêmes des disciples de toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce qu'il leur a prescrit'. Son ministère dure environ trois ans jusqu'à sa mort en martyr, trois années qui marquent toujours le monde. Ses 12 apôtres, enseignés directement par le Messie lui-même durant cette période, deviennent le fondement d'une religion nouvelle appelée « La Voie » et qui s'inaugure à la Pentecôte qui suit la mort de Jésus. Peu après le martyr du Messie vers la fin du premier tiers du premier siècle, 120

de ses disciples se réunissent dans une pièce à l'étage à Jérusalem. D'après le texte des Actes des Apôtres, ils reçoivent par effusion le saint esprit de Dieu, c'est-à-dire dans la compréhension des Juifs l'énergie de YeHoWaH, leur Dieu. Cette nouvelle force qu'ils acquièrent les pousse à remplir Jérusalem de leur prédication concernant Jésus ressuscité et l'évangile du Royaume de Dieu ; et de nombreux juifs de la diaspora (la dispersion) venus à Jérusalem pour célébrer les fêtes de Pâque et de Pentecôte, se convertissent. Et le message du Messie se répand comme une traînée de poudre lorsque ces nouveaux disciples retournent chez eux.

Cependant, beaucoup d'entre eux sont toujours attachés aux rites du Judaïsme quoique ayant reconnu Jésus comme le Messie annoncé dans les Prophètes. Mais, la Voie va s'émanciper progressivement de la Loi mosaïque, « on ne met pas du vin nouveau dans des outres vieilles » avait déclaré Jésus.

Les disciples continuent de prêcher l'évangile avec beaucoup d'ardeur et les assemblées locales se multiplient. Une nouvelle religion se structure sur le fondement des apôtres. Pierre, à qui Jésus son Maître a remis les clés symboliques de la compréhension du message évangélique, sera le pionnier de la prédication auprès des non-juifs ; d'abord les Samaritains puis des gens de toutes nations à commencer par un capitaine de l'armée romaine, un certain Cornélius, centurion d'une cohorte dite « italienne ». Très vite, le message du Christ déborde ses rives juives pour inonder le monde romain. Pierre prêche même aussi loin qu'à Babylone et surtout dans les communautés juives mais il n'existe pas de traces dans le Nouveau testament d'une visite à Rome de sa part. De son côté, Paul, alias Saul de Tarse, converti sur le chemin de Damas, accomplit plusieurs voyages missionnaires en Asie et en Europe où il fera de nombreux disciples. Cette cohabitation dans les congrégations locales de disciples d'origine juive et d'autres d'origine non-juive va cependant soulever une controverse menaçant l'unité de la jeune Église. Certains judaïsants dans la congrégation affirment qu'il faut que les nouveaux convertis d'origine païenne se fassent au moins circoncire selon les rites de la foi juive. Le Messie, pensent-ils, n'est-il pas venu accomplir la loi ? Une discussion assez serrée s'engage à ce sujet dans l'assemblée d'Antioche de Syrie, la plus ancienne des Églises après celle de Jérusalem. « Si vous ne vous faites pas circoncire selon la

coutume de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés », disent les uns. « Le salut ne réside-t-il pas dans le Messie plutôt que dans la circoncision », réfutent les apôtres Paul et Barnabas.

Il est décidé que la question sera débattue devant un concile apostolique qui se réunit effectivement, premier de l'histoire des conciles, à Jérusalem vers l'an 49. C'est le disciple Jacques qui préside les débats et la question est ensuite tranchée : la circoncision n'est pas obligatoire pour les nouveaux convertis issus du monde païen. Il faut cependant, et une lettre circulaire envoyée aux congrégations l'affirme, que ces chrétiens, puisque c'est ainsi que dorénavant on appellera les disciples du Christ, s'abstiennent soigneusement de la fornication et du sang. La question de la nature de Dieu n'est pas du tout évoquée et ne se pose même pas. Le Dieu des chrétiens est le même que celui des Juifs : YeHoWaH. On évoque encore moins une quelconque conception tripartite de la personne de Dieu. En ce qui concerne l'apôtre Paul, le témoignage des Actes des Apôtres et des lettres pauliniennes est formel : l'apôtre des nations ne fait aucune allusion à un quelconque Dieu trin.

Pharisien, Hébreu né d'Hébreux, de la tribu de Benjamin, son Dieu est celui de ses ancêtres, même si ses adversaires l'accusent d'appartenir à une secte juive, la secte du Nazaréen. Jusqu'à sa venue à Rome où il meurt en martyr, supplicié vers l'an 67 de notre ère sur l'ordre de l'Empereur romain Néron (initiateur d'une persécution sauvage des chrétiens, persécution qui va se poursuivre, par vagues successives, tout au long des trois premiers siècles de notre ère), Paul de Tarse maintient le même message vigoureux : « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. »

L'apôtre Jean, celui pour qui, semble-t-il, Christ avait le plus d'affection, survivra au groupe des douze. Il est exilé par l'Empereur Domitien sur l'île pénitentiaire de Patmos, et c'est durant cet emprisonnement qu'il écrit un message exceptionnel d'une grande portée : l'Apocalypse, qui réaffirme l'attente millénariste d'un règne du Christ sous lequel le monde trouvera enfin la paix et le bonheur. Mais il ne parle pas du tout d'une notion même de Trinité. Après avoir été relâché par l'Empereur Nerva, il meurt, dernier de tous, à Ephèse en Asie mineure, vers l'an 100, sous l'Empereur Trajan. Ainsi, le fondement apostolique avait été suffisamment solide pour promouvoir la religion du christ

à une échelle internationale et au moins sur trois continents : l'Asie, l'Afrique et l'Europe et ce, dès le premier siècle. Les apôtres et les premiers disciples avaient réellement été les témoins du Christ et de son Dieu.

En résumé, au premier siècle, Jésus désormais Christ confirme la foi juive mais dans une redécouverte chrétienne. L'unicité de Dieu est réaffirmée comme dans le Shema Israël. Jésus-Christ, fils de Dieu, ne dit jamais qu'il est Dieu lui-même. Il meurt supplicié par les Romains, avec le soutien d'une partie du peuple juif, sous le gouverneur Ponce Pilate sous l'accusation de s'être fait roi des juifs, mais pour le Sanhédrin, de s'être fait fils de Dieu. La notion de Trinité n'apparaît aucunement dans le Nouveau testament. « Finalement, quatre récits [de la vie du Christ] furent reconnus comme authentiques dans la communauté chrétienne : », explique Pierre Liégé, « celui de Matthieu, celui de Marc, celui de Luc et celui de Jean. En rédigeant la première catéchèse chrétienne, telle qu'elle circulait dans les diverses communautés, les auteurs ont voulu doter ces communautés de leurs archives évangéliques pour servir de catéchismes et de livres liturgiques, afin de fixer de façon stable la mémoire des origines. » Hors, la Trinité ne fait pas partie de cette « mémoire des origines ».

## 2. L'ÉMERGENCE PROGRESSIVE DU DOGME DE LA TRINITE

La communauté chrétienne du premier siècle est soumise à d'intenses persécutions. Et le deuxième siècle ne s'annonce pas meilleur sous ce rapport. Dans le même temps, les chrétiens fixent progressivement les textes laissés par les apôtres et les premiers disciples du Christ. Ils vont même les relier sous forme de codex ou de livres, beaucoup plus pratiques que les rouleaux. Le Nouveau Testament naît. Dans ses pages, les rapports avec les païens avaient été clairement définis. Cependant, leur influence va peu à peu se faire sentir jusque dans une question théologique aussi capitale que la définition de la personne même de Dieu, question que les Juifs et les premiers chrétiens Juifs ne se posaient même pas. Dès le deuxième siècle, deux courants chrétiens vont progressivement se former sur la question de la nature de la personne de Dieu. « (...) Sans rompre aucunement avec le farouche monothéisme juif, il

laisse entrevoir que ce monothéisme se structure en une communauté d'existence divine : le Père, le Fils, le saint-Esprit, trois personnes divines (et non pas trois dieux), engagés dans l'histoire du salut des hommes selon une succession qui les fait identifier : le Père créateur, le Fils sauveur, l'Esprit animateur. »

### *Le temps des Pères apostoliques et des Apologistes*

Les Pères apostoliques sont les ecclésiastiques qui commentent le christianisme vers la fin du premier siècle et le début du second. Parmi eux, on peut citer Clément de Rome, Ignace, Polycarpe, Hermas et Papias. Certains ont peut-être même côtoyé des apôtres et, en tout état de cause, ils connaissaient bien leurs écrits. La Didaché ou Enseignement des Douze Apôtres, l'une des premières professions de foi chrétienne, remonterait aux environs de l'an 100. Cet écrit important énonce, sous forme de prière, la confession de foi suivante : « Nous te rendons grâces, Père saint, pour ton saint nom que Tu as fait habiter dans nos cœurs et pour la connaissance et la foi et l'immortalité que Tu as révélées par Jésus Ton enfant. A Toi la gloire pour les siècles. C'est Toi, Maître tout-puissant, qui as créé toutes choses à cause de Ton nom (...). A nous Tu as daigné accorder une nourriture et un breuvage spirituels et la vie éternelle par Ton enfant » . Il n'y a pas de trace de la Trinité dans cette déclaration fondamentale. Clément, évêque de Rome, mort vers l'an 100, ne fait mention dans ses écrits, ni directement, ni indirectement, d'une trinité chrétienne. Dans sa Première Epître aux Corinthiens, Clément écrit : « Que la grâce et la paix, de la part du Dieu Tout-Puissant par l'entremise de Jésus-Christ, vous soient accrues ! (...) Les apôtres nous ont prêché l'Évangile venant du Seigneur Jésus Christ ; Jésus Christ l'a fait de la part de Dieu. Christ a donc été envoyé par Dieu, et les apôtres par Christ. » Et Clément ajoute : « Nous percevons que toi seul [Dieu] est 'le plus haut parmi ceux qui sont le plus haut' (...). Toi seul est le gardien des esprits et le Dieu de toute chair. (...) Que toutes les nations en aient conscience, tu es le seul Dieu, et Jésus Christ est ton Enfant. » Ignace, évêque d'Antioche, vécut du milieu du 1<sup>er</sup> siècle jusqu'au début du second siècle. Il abonde dans le même sens que Clément de Rome. Pour lui, le Fils est subordonné au Père qui lui est supérieur en tant que Dieu Tout-Puissant, « le seul vrai Dieu, celui

qui n'a pas été engendré et qui est inapprochable, le seigneur de tous, le Père et géniteur du Fils unique-engendré. »

Polycarpe de Smyrne (né dans le dernier tiers du 1<sup>er</sup> siècle et mort au milieu du II<sup>e</sup> siècle) confirme à son tour cette croyance des premiers chrétiens. « Paix, de la part du Dieu Tout-Puissant, et du Seigneur Jésus Christ, notre Sauveur. » Quant à Hermas, lui aussi un Père apostolique, il écrit dans la première partie du 1<sup>er</sup> siècle des choses du même genre réaffirmant la création du Fils par son Dieu et Père et identifiant le Fils à l'archange Michel. Enfin, dans les quelques fragments des écrits de Papias, un autre disciple de l'apôtre Jean, on ne trouve rien sur une sorte de doctrine trinitaire quelconque. On conclut qu'à l'époque des Pères apostoliques, disciples des apôtres eux-mêmes, la suprématie du Père sur le Fils est clairement enseignée, que le Père est seul éternel, tout-puissant et omniscient (conformément à la foi des Juifs basée sur l'Ancien Testament), que le Fils de Dieu est une créature du Père, distincte, inférieure et subordonnée (conformément aux témoignage de Jésus et des apôtres). Le mot même 'trinité' n'existe pas encore dans le vocabulaire chrétien. D'ailleurs, la question du Saint-Esprit n'est que très peu abordée.

Que dire de l'époque des Apologues qui a suivi celle des Pères apostoliques ? Vers le milieu et jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle, les Apologues comme Justin, Tatien, Athénagore, Théophile, Clément d'Alexandrie (qui écrivent en grec) et Tertullien (qui écrit en latin) défendent le christianisme contre les philosophies païennes courantes dans le monde romain. Que ressort-il de leurs écrits ? Aucun d'eux n'enseigne que le Père et le Fils sont coégaux, coéternels, identiques en puissance, en position et en sagesse. D'autres écrivains chrétiens de cette époque comme Irénée, Hippolyte, Origène, Cyprien ou Novatien tiennent le Fils pour subordonné à Dieu le Père. Aucun d'entre eux ne fait même une allusion au Saint-Esprit comme égal au Père et au Fils. Au troisième siècle, le Symbole des Apôtres, « qui ne constitue pas un résumé complet de la doctrine chrétienne, mais en constitue l'essentiel, puisqu'on le remettait au catéchumène, futur baptisé, comme aide-mémoire pour sa confession de foi » ne formule toujours pas la Trinité. « Les chrétiens ont conservé jusqu'à nos jours une règle de foi, antérieure aux grands conciles puisqu'elle date du troisième siècle, appelée abusivement « symbole des

Apôtres », qu'il faut citer ici : « Je crois en Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers ; le troisième jour est ressuscité des morts, est monté aux cieux ; il siège à la droite de Dieu, Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.(...) » » Ainsi, cette ancienne déclaration de foi chrétienne réaffirme le monothéisme strict des premiers judéo-chrétiens (« Je crois en Dieu, Père tout-puissant »), et la filiation du Fils.

Cependant, il faut aussi rappeler qu'à cette même époque, « (...) au point de vue spirituel (...) l'Église amoindrit la qualité des recrues, à ne considérer que la masse : nous constatons bien des infiltrations du paganisme ambiant, des contaminations, des compromis. » Le christianisme est d'ailleurs rudement concurrencé. « Le christianisme doit affronter certaines religions orientales païennes qui ont aussi le vent en poupe. (...) Principaux concurrents du christianisme : le culte d'Isis, emprunté à l'Égypte, et le culte de Mithra, venu d'Iran. »

### *Le fond païen de la controverse chrétienne*

« Le christianisme recrute encore avant tout ses fidèles dans les provinces orientales (...) où le grec sert de langue de culture : un des noyaux les plus vigoureux est représenté par l'Égypte, puissamment animé par la métropole d'Alexandrie, la plus grande ville de l'Empire après Rome, dont l'autorité s'impose impérieusement à la multitude de petites églises qui s'égrènent dans le plat pays, du Delta à la Thébaïde (...). » Alexandrie, elle-même, (d'où partira la controverse chrétienne) porte encore tout le poids de la culture égyptienne antique et la trace profonde des dieux anciens. Quelle était la conception du monde des Égyptiens ? « Leur conception du monde souffrait plusieurs vérités, et leur approche syncrétique de la religion permettait à une infinité de dieux de coexister en harmonie. Lorsque les divinités locales telles que Ptah ou Rê, qui était le dieu du soleil à Héliopolis, acquéraient une importance nationale, elles empruntaient souvent leurs attributs à d'autres dieux. Loin d'évincer Rê, son rival, le dieu thébain Amon s'est confondu avec lui. » Sur de nombreux bas-reliefs, on voit souvent des personnages divins groupés par trois. Par exemple,